

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
 BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉE.
 Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures. - Le vieux Capitaine de Marine, d'après M. Poirson. - Trois Camarades, d'après M. F. Raynaud. - Le Faucon et la Fauconnerie. - Le Fauconnier.
TEXTE. - Nos Gravures. - Causerie. Sensibilité et Bonté. - Connaissances usuelles de la Semaine. - La Montre d'Argent. Episode de la Guerre des Paysans dans le Luxembourg (1798). - Les Bouffons. - Les Faiseurs d'Allusions. - De la Timidité. - Ecoutez bien, Jeunes Filles! Nouvelle.

ADMINISTRATION.
 Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.
 Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 50.

— 10^e ANNÉE. —

16 Octobre 1880.

NOS GRAVURES.

LE VIEUX CAPITAINE DE MARINE.

Un ravissant tableau de famille, à la fois gracieux et sévère!

A l'heure où la fraîcheur du soir commence à succéder à l'atmosphère brûlante du jour, le vieux capitaine aime à venir s'asseoir sur la terrasse de sa villa, qui domine la mer, pour contempler la vaste immensité de cet Océan, qui lui rappelle le temps passé de ses courses lointaines. De là, il voit le port tout en mouvement; il suit du regard et de la pensée le

paquebot qui fume, les vaisseaux avec leurs voiles au vent, prêts à quitter la rade pour s'élaner dans les différentes parties du monde. Oh! que de souvenirs viennent assaillir sa mémoire et de regrets lui serrer le cœur! Lui, qui, pendant plus d'un demi-siècle, a eu une carrière semée de milliers d'aventures, de toutes les émotions de la vie de marin, il se voit



LE VIEUX CAPITAINE DE MARINE, D'APRÈS M. POIRSON.

maintenant cruellement cloué sur place par l'âge et les infirmités; mais il a auprès de lui trois êtres pour le consoler: ses deux petites filles et son vieux chien, son fidèle compagnon

de voyage; et vivant des souvenirs du passé, des joies du présent, il attend l'avenir avec le courage qu'il montrait dans les tempêtes.

TROIS CAMARADES.

Trois camarades!... Certes l'auteur de cette scène n'a pu trouver de dénomination plus

heureuse pour qualifier son œuvre! car il n'est pas d'amitié plus vive et plus étroite que celle qui existe entre ces deux fillettes et leur bon vieux Tom.

Tom est le compagnon assidu et le gardien fidèle des enfants; il prend part à leurs ébats et redevient alors jeune comme elles. Quelquefois sa patience est rudement mise à l'épreuve, mais la brave bête est si intelligente qu'elle comprend bien que ce n'est pas par méchanceté qu'on la tourmente, que c'est simplement histoire de s'amuser; et elle supporte tout sans jamais montrer de mauvaise humeur. Tom veille sur ses petites amies avec une sollicitude vraiment paternelle; elles ont en lui un protecteur et un défenseur, sous la garde duquel elles n'ont rien à redouter.

Nous voyons là Tom attendant les fillettes au bas de l'escalier, pour les accompagner dans leurs petites excursions et les amuser de ses folies et de sa gaieté.

LE FAUCON ET LA FAUCONNERIE.

Nous vous présentons un oiseau qui a le privilège de caractériser, pour ainsi dire, toute une grande époque historique, et de jouer le premier rôle dans les plaisirs de la classe nobiliaire. Aussi mérite-t-il de figurer largement dans nos colonnes et d'avoir une notice développée.

En effet, de tous les passe-temps qui avaient le privilège d'occuper les loisirs des hauts barons du moyen-âge, et de chasser la mélancolie des nobles châtelaines, nul ne fut plus en renom que la chasse au faucon. Sa faveur se maintint longtemps, et toujours à un haut degré d'estime; mais enfin il subit aussi, lui, l'influence du temps, et aujourd'hui on ne connaît guère qu'en Danemarck de ces meutes volantes.

Le faucon, dont le vol est élevé, rapide et soutenu, qui a le sens de la vue excessivement développé et qui est le vrai tyran des airs, convenait admirablement pour une chasse qui pendant cinq cents ans, fut la récréation chérie de nos ancêtres. N'offrait-elle pas en effet à la châtelaine renfermée au milieu de hautes murailles, dont les ouvertures admettaient à peine un timide rayon de soleil, le moyen d'aller respirer l'air pur et vivifiant de la plaine, d'admirer la tranquille limpidité des eaux du lac, ou de rasséréner ses pensées aux ombrages séculaires de la forêt?

Il fallait voir comme le vieux baron déchaperonnait son faucon avec une joie centuplée, lorsque d'un regard orgueilleux, il parcourait l'immense étendue des domaines dont il était le seigneur, et avec quelle ivresse mêlée d'amour le jeune écuyer contemplant sa maîtresse à l'instant où elle laissait échapper son merlin, qui, fendant les airs, allait se saisir de sa proie, et revenait ensuite se replacer sur son gant richement brodé!

L'art de la fauconnerie n'était donc et ne devait être que l'apanage des gens de naissance; il devint plus tard une sorte de blason au moyen des différentes espèces d'oiseaux chasseurs assignées aux divers degrés de l'échelle aristocratique: C'est ainsi que le gerfaut fut seul réservé à roi; le faucon gentil, aux princes; le duc eut le faucon du rocher; le chevalier dut se contenter du sacret; à la noble et puissante dame fut donné l'émérillon, et le simple écuyer ne pouvait porter son ambition plus haut que le laneret. Chacun de ces oiseaux indiquait ainsi le rang de celui qui le portait sur le poing aussi bien que ses armoiries pouvaient le faire.

L'intelligence, au reste, de ces favoris plumés et leur aptitude à être éduqués passent toute croyance. „Discipliné comme un épervier" était un proverbe cité par nos pères alors qu'ils voulaient vanter une complète docilité. Plus d'un troubadour, dans la ballade adressée à la dame de ses pensées, fit souvent allusion aux regards ardents de l'émérillon, toujours fixés vers le ciel, et qui rappelaient si bien ceux dont il couvrait dans son amour la souveraine de son âme! Plus d'un jeune dandy de l'époque essaya à bout portant le sermon paternel, dont le texte invariable était

l'obéissance respectueuse et la promptitude du faucon à se rendre à l'appel du maître; enfin, la délicatesse des formes, les yeux étincelants et les mouvements gracieux de ces charmants oiseaux fournirent aux poètes du moyen-âge un vocabulaire complet, pour célébrer la beauté.

Exclusivement réservés aux jouissances de la classe élevée, dont ils étaient les emblèmes, les faucons devinrent l'objet de soins extrêmes: chaque grand château avait sa fauconnerie, établissement non moins onéreux que considérable. Les précautions que l'on prenait pour conserver le brillant de leur plumage étaient excessives: baignés constamment, on les assujettissait en outre à un régime sévère; puis on les entourait de sortilèges; on faisait collection de charmes, empruntés le plus souvent aux divers passages des écritures saintes, passages qui, récités en certaine occasion, devaient avoir la puissance de les préserver de tous dangers, réels ou imaginaires; puis enfin, pour dernière protection, et celle-là n'était pas la moindre, la loi les couvrait de son égide. Le vol d'un faucon, ou sa détention même, était, après la proclamation qui en était faite par le sénéchal, considéré comme acte de félonie; dérober simplement ses œufs était puni de "énorme peine d'un an et un jour de prison!"

Après les soins nécessaires à leur conservation, venaient ceux de leur toilette et de leur parure.

Aucun ornement ne paraissait trop riche pour ces précieux oiseaux. Lorsqu'ils devaient passer de la perche de la fauconnerie sur le gant tailladé de la comtesse ou du baron, tout l'art du brodeur et de l'orfèvre était invoqué pour rehausser leur beauté, à laquelle on ne pouvait rien ajouter si ce n'est tout le prestige d'une haute splendeur. Le capuchon, qui couvrait entièrement les yeux du faucon, quand on le sortait, était de soie tricotée, et le plus souvent enrichi de broderies exquises; son collier était dû au ciseau de l'artiste le plus habile, et devait offrir ce que l'orfèvrerie présentait de plus délicieux; chacune de ses pattes portait un léger anneau de cuir, auquel pendaient deux sonnettes d'argent d'un poids égal, mais dont le son avait une différence de note d'un demi-ton.

Puis, afin de maintenir l'oiseau sur la main, car ces ornements fastueux ne suffisaient pas, de minces courroies de cuir entouraient ses pattes, aux anneaux desquelles venaient se joindre en outre un long fil de soie, destiné à lui ôter la possibilité de s'échapper quand il avait pris la volée au milieu des airs.

La coutume de porter le faucon au-poing devint ainsi une mode rigoureuse; car c'était un objet de luxe, un signe certain auquel on reconnaissait un membre de la classe privilégiée. Aucun chevalier, aucune noble dame n'eussent osé se présenter au public sans cette importante distinction, qui faisait pour ainsi dire partie du costume. Se défaire de ses faucons, était pour un gentilhomme le dernier sacrifice auquel il pût se résoudre.

CAUSERIE.

SENSIBILITÉ ET BONTÉ.

On n'a jamais tant parlé de sensibilité que de nos jours; c'est un grand mot, et je soupçonne qu'on ne le répète si souvent, que parce qu'on ne l'entend pas très-bien. La bonté au contraire s'entend aisément; c'est un sentiment très-naturel, et voilà sans doute pourquoi il n'est point à la mode comme l'autre; tout le monde veut être sensible, mais peu se soucient d'être bons.

C'est ce qui m'a suggéré l'idée de faire un petit parallèle entre la bonté et la sensibilité.

Je consulte les moralistes de ce siècle et du siècle dernier, et ils me répondent „que la sensibilité n'est autre chose que la faculté de sentir." Je ne suis pas beaucoup plus avancée; car cette faculté s'étend à tout le règne animal, et même au genre végétal. L'homme et l'insecte qui rampe sous nos pieds, ont la faculté de sentir. D'après cette définition, la sensibilité

est dans les plantes, et la sensitive en est le plus parfait modèle.

C'est en vain que j'ai ensuite recours aux anciens. Ils n'ont dans leurs langues aucun mot qui réponde au mot de sensibilité. C'est une invention moderne, et je vois même que ce mot n'a été adopté parmi nous, que depuis qu'on s'est mis à expliquer les sentiments par les sensations. Il faudra donc nous en rapporter aux plus sages des sages de notre temps, pour la définition de ce mot nouveau.

„La sensibilité, disent-ils, est une disposition de l'âme qui la rend facile à être émue, à être touchée." J'aime beaucoup mieux cette explication; elle fait au moins sortir l'homme du règne végétal, elle l'abaisse moins à ses propres yeux.

„La bonté, disent-ils encore, consiste en deux points: le premier, ne pas faire de mal à nos semblables; le second, leur faire du bien."

Cette définition n'est pas très-précise, mais elle est propre cependant à faire naître des idées justes. On voit déjà qu'il y a quelque chose de plus réel dans la bonté que dans la sensibilité; l'une est une vertu, et l'autre n'est qu'une disposition à la vertu: la sensibilité est la faculté d'être ému; mais comme on peut être ému en bien ou en mal, la sensibilité peut devenir une disposition généreuse, comme elle peut devenir aussi une disposition dangereuse et nuisible.

**

L'homme sensible peut être bon, mais il est possible qu'il ne le soit pas toujours; et l'homme que la nature a fait bon, le sera dans toutes les situations de la vie. L'homme sensible, pour faire le bien, a besoin d'être averti par une émotion généreuse; l'homme bon n'a qu'à se laisser faire, il ne s'égare jamais en suivant son penchant.

**

La sensibilité peut développer toutes les qualités morales, mais elle peut aussi réveiller toutes les passions. L'homme doué de sensibilité, sentira plus vivement les images de la vertu; mais il sera subjugué plus facilement par les images du vice; par la raison qu'il est plus accessible à l'amour, il sera plus accessible à la haine; il peut être le meilleur des hommes, mais il peut en devenir le plus méchant. Avec la sensibilité, on peut faire des heureux, on peut aussi faire verser des larmes; l'homme qui est né bon fera le bonheur de tous ceux qui l'entourent, sans faire jamais le malheur de personne.

La sensibilité, il est vrai, peut faire naître des affections plus vives que la bonté, mais, lorsque ces affections se fixent sur un objet, elles deviennent souvent un sentiment exclusif: „Tu seras pour moi l'univers," dit l'homme sensible à la femme qu'il adore; et il ne voit plus rien autre sur la terre.

**

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a dans la sensibilité quelque chose qui tient de l'égoïsme; il n'en est pas de même de la bonté, qui fait naître des affections plus douces, et pour qui rien n'est étranger; elle s'étend à tous les êtres, elle se montre partout où on a besoin d'elle; elle ressemble en cela à la Providence, qui embrasse tout de son regard bienfaisant, qui visite l'homme dans sa douleur, et qui donne la pâture aux petits des oiseaux. Aussi on n'a jamais dit de Dieu qu'il était sensible, et pour l'honorer dignement, les hommes l'ont surnommé l'Être souverainement bon.

**

La sensibilité n'est pas toujours la même; elle suit les différentes périodes de la vie humaine. Dans la jeunesse, elle est plus vive; sa vivacité se ralentit dans l'âge mûr; elle s'éteint dans la vieillesse.

L'inaltérable bonté ne change point; toujours la même, elle accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, cherchant toujours à essuyer des larmes, et semant les bienfaits sur son passage.

La sensibilité tient de fort près aux passions; et elle a quelque chose du caractère qui les distingue. Elle est quelquefois vive et brusque comme la colère, aveugle et capricieuse comme l'amour; elle va toujours avec la folle du logis; elle se nourrit souvent de visions et de chimères; les sentiments qu'elle fait naître sont quelquefois incertains et changeants; plus ils sont violents, moins ils sont durables.

* * *

Il y a six mois que je rencontrai un homme très-sensible, qui venait de perdre sa femme; il me serait impossible de peindre son désespoir; il avait fait garnir son appartement de tentures sombres; il était entouré de tous les objets ayant appartenu à la chère défunte; tous ses amis étaient persuadés qu'une douleur si vive ne manquerait pas de le conduire au cercueil. Il s'est consolé comme la matrone d'Éphèse; il vient d'épouser une seconde femme qui lui a fait oublier la première.

La bonté ne met point tant d'ostentation à ses pleurs; elle n'a pas des chagrins d'apparat et des douleurs de théâtre; ses sentiments sont plus vrais et son deuil dure beaucoup plus longtemps.

* * *

On peut très-aisément contrefaire le langage de la sensibilité; l'affectation se prend quelquefois pour le sentiment; quelques formules de discours, quelques scènes adroitement préparées peuvent en imposer à la multitude. Quelqu'un a dit qu'avec de l'esprit on pouvait faire de la sensibilité; on en fait même sans esprit; on ne rencontre que des gens qui affectent des sentiments qu'ils n'ont pas, et la „sensiblerie” doit faire tort à la sensibilité.

Il n'est pas aussi facile d'imiter la bonté, qui a un langage plus simple, qui ne vise point à l'effet, et qui se montre plus encore dans les actions que dans de vaines paroles. Pour paraître sensible, il suffira quelquefois de faire de beaux discours; pour paraître bon, il faut l'être réellement. La sensibilité est une vertu passionnée qui n'agit que par boutade; il suffit de se contraindre un moment pour la contrefaire. La bonté est un état habituel, il faudrait se contraindre toute sa vie.

La réunion de ces deux qualités serait sans doute le comble de la vertu; si la Providence daignait écouter mes vœux, je les lui demanderais toutes les deux; mais s'il me fallait choisir, je choiserais la bonté.

BARONNE DE HAUFAYS.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

On sait que l'on donne le nom d'encre sympathique à toute liqueur avec laquelle on peut écrire sans que les caractères paraissent, caractères qui ne sont lisibles qu'après qu'on a employé quelque moyen qui leur donne une couleur autre que celle du papier. On peut faire mauvais usage de cette encre, comme elle peut devenir très-utile à l'occasion. Voilà pourquoi nous allons donner, à ce sujet, les procédés reconnus comme les meilleurs :

I. Écrivez avec une dissolution de vitriol vert, dans laquelle néanmoins vous aurez ajouté un peu d'acide; cette solution étant absolument incolore, on ne verra point l'écriture; lorsque vous la voudrez voir, plongez le papier dans une eau où on aura fait infuser de la noix de gale, ou imbibe le papier avec une éponge plongée dans cette eau, et aussitôt l'écriture paraîtra.

II. Faites dissoudre 125 grammes d'alun dans un verre d'eau et servez-vous en pour écrire; si vous trempez ce papier dans l'eau et que vous le présentiez au feu, vous distinguerez parfaitement les caractères, qui seront beaucoup plus longs à s'imbiber.

III. Mais, de toutes les encres sympathiques, la plus curieuse est celle qu'on fait au moyen du cobalt, car elle présente le phénomène fort remarquable de paraître et de disparaître alternativement, et à son gré. Cette propriété lui est particulière, car les autres encres sympathiques sont, à la vérité, invisibles tant qu'on ne leur applique pas d'ingrédient qui doit servir à les faire paraître; mais, ayant une fois paru, elles ne s'effacent plus; celle qu'on fait au contraire avec le cobalt paraît ou disparaît presque tant qu'on veut. Pour faire cette encre, il faut prendre du „safre,” que l'on trouve chez les droguistes; on le fait digérer dans l'eau régale pour le débarrasser de la terre métallique qui colore en bleu; on étend ensuite cette dissolution, qui est très-caustique, avec l'eau commune, et on peut s'en servir comme d'encre pour écrire sur le papier; les caractères seront invisibles; mais si vous les exposez à une chaleur suffisante, ils paraîtront, et en refroidissant, ils disparaîtront de nouveau. Il faut pourtant remarquer que si on chauffait trop fort le papier, les caractères ne disparaîtraient plus. ÉLOY.

LA MONTRE D'ARGENT.

ÉPISE DE LA GUERRE DES PAYSANS DANS LE LUXEMBOURG. (1798.)

Voici comment mon aïeul, originaire du département des Basses-Alpes, s'était trouvé transplanté dans un village du Luxembourg.

On sait que les habitants de cette province, soumis comme le reste des Pays-Bas à la République française, se montrèrent les plus impatients du joug étranger et furent les premiers à se soulever contre lui. Mon grand-père faisait partie d'un des régiments envoyés pour combattre le mouvement. En campant à W. il s'était épris d'une jeune fille qu'il n'avait pas oubliée, son temps de service terminé. Il vint la revoir, l'épousa, aida son beau-père dans ses travaux de culture, et après sa mort lui succéda dans sa métairie.

Parmi les épisodes de la guerre des paysans qu'il nous raconta, il en est un qui est resté fidèlement dans ma mémoire. Je laisserai parler le vieux soldat :

„Il faut savoir d'abord qu'un jour, nous contrâmes un enfant de dix ans, qui portait une soupe, sans doute à son frère ou bien à son père, dans l'armée de ceux que, parmi nous, on appelait des „brigands.” Nos officiers lui demandèrent, d'un ton menaçant, de quel côté étaient les révoltés? Cet enfant refusa énergiquement de répondre. Oh! il est impossible de narrer les mauvais traitements qu'il reçut. Il suffit de dire qu'il mourut sur la place.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer le principal corps ennemi, et l'on se battit. Nous eûmes l'avantage; un grand nombre de Luxembourgeois furent tués; les autres prirent la fuite. C'étaient, pour la plupart, des paysans de tous les âges et diversement armés, commandés par des personnes d'une condition supérieure.

Nos soldats ne manquaient point, généralement, de dépouiller les morts. Pour moi, je m'emparai d'une montre d'argent que je pris à un homme qui avait l'air d'un fermier, et avec lequel je m'étais battu longtemps, mais que je finis par étendre mort d'un coup de crosse de fusil.

Les rebelles, qui n'avaient été que dispersés, revinrent à la charge, vers le soir. Ils nous surprisrent et tuèrent nombre des nôtres.

C'est dans cette action que je reçus la blessure, que vous voyez, et je ne sais comment elle ne m'emporta pas sur la minute. La lame d'une faux entra par ici et sortit par là.

Je restai étendu contre un gros tas de légumes coupés en vert pour la cavalerie.

Nos troupes furent poursuivies très-loin, et c'est ce qui me sauva la vie, car les ennemis n'eurent pas le temps de m'achever, et le lendemain ils étaient à plus de douze lieues de distance.

Les premiers rayons du soleil me ranimèrent, et, tout sanglant, j'eus la force de me traîner

vers un groupe de quatre ou cinq chaumières que j'aperçus du côté du Levant. Comme il n'y avait plus guère d'hommes dans la contrée, j'espérais, malgré mon habit d'uniforme, qu'on ne me tuerait pas; mais lorsque je fus près de la première de ces habitations, je vis très-distinctement, à une lucarne, une femme qui m'ajustait avec un fusil.

Je rebroussai chemin, cherchant à éviter les maisons, lorsque le coup partit; la balle siffla à mes oreilles.

Un fossé, au fond duquel je me traînai péniblement, me sauva des dangers d'une seconde décharge, et un long circuit me fit perdre de vue ces dangereuses maisons.

Afin d'éviter un second danger pareil, je retournai mon habit sens dessus dessous, avec des souffrances infinies, et je continuai ma triste marche, en cherchant un ruisseau, ou bien une source, car j'avais la fièvre et je mourais de soif.

Ne trouvant pas une seule goutte d'eau et apercevant une maison isolée, je résolus de courir tous les risques qui pouvaient m'y attendre. Je recommandai mon âme à Dieu, je me traînai sur le seuil de la porte, et là je criai d'une voix suppliante :

— Qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre soldat blessé!

Une femme se montra alors, non sans beaucoup de précautions. Elle fut bientôt suivie par une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, et par deux enfants. Tous eurent grand' peur, car ils ignoraient encore l'issue de la bataille du soir précédent, qui s'était prolongée jusqu'à la nuit.

— Hélas, mes bonnes gens, leur dis-je, vous ne seriez pas si tranquilles, si les Français avaient eu l'avantage. Ils sont poursuivis...

A ces mots, d'un même accord, la mère et les trois enfants levèrent les mains au ciel et s'écrièrent :

— Dieu soit loué!

— Ne me faites point de mal, poursuivis-je; je vous assure que je n'avais pas envie de venir vous faire la guerre. Nos chefs nous ont fait marcher, bon gré mal gré, contre les braves gens de ce pays-ci.

— N'ayez point de peur, me répondit la femme, avec une expression de bonté mêlée d'une profonde tristesse; vous êtes misérable; mon pauvre mari, qui est dans l'armée des nôtres, l'est peut-être autant que vous. Le bon Dieu lui fera rendre, par quelques bonnes âmes, le bien que nous vous ferons. Vite, Bertine, de l'eau, du linge.

La jeune fille s'empressa d'apporter ce qu'il fallait pour me donner les premiers soins, et de concert avec sa mère, posa le premier appareil.

Elles ne manquaient pas de charpie, ces pauvres femmes; elles avaient passé toute la nuit à en faire.

— N'ayez pas d'appréhension sur le sort de votre mari, disais-je à la mère; il doit être bien loin, occupé à poursuivre notre corps d'armée. Nous avons été surpris; nous avons perdu la tête, et à peine nous sommes-nous défendus. Il n'y a donc pas eu, pour ainsi dire, de sang versé de votre côté.

Un rayon de joie brillait dans les yeux de cette brave mère de famille, tandis que je parlais ainsi. Ses enfants se réjouissaient avec elle. Il n'y avait pas jusqu'au petit bonhomme de six à sept ans qui ne sautât en disant :

— Mon papa! mon papa reviendra bientôt!

— C'est là tout notre espoir, reprit la mère; imaginez-vous, qu'outre l'affection que nous avons tous pour lui, il est l'unique soutien de ceux que vous voyez ici, de son vieux père qui est là-haut étendu dans son lit, et d'une autre petite-fille, que je nourris encore et qui dort. Il est vrai que nous avons un autre garçon de belle espérance, qui n'a qu'onze ans, et qui déjà se rend utile à son père. C'est un sujet précieux, plein de bon sens et de bons sentiments, et qui sera l'appui de sa famille.

— Pourquoi ne le vois-je pas au milieu de vous?

— Ah! répondit la mère en soupirant, j'en gémis; mais il y a deux jours qu'il est allé au

camp porter quelques provisions à son père; dans l'intervalle, les Français ont paru aux environs, et l'on n'aura pas voulu risquer de le laisser revenir.

Je frissonnai dans l'âme, en pensant que

c'était peut-être ce malheureux enfant qui avait péri sous nos coups...

Je n'en témoignai rien toutefois; mais représentez-vous ma douleur, quand les différents détails qu'elles me donnèrent, me convin-

quirent, hélas! de la vérité de ma supposition...

Elles ne s'aperçurent pas de l'altération de mes traits, et m'apportèrent de la soupe qu'on avait tenue prête pour le chef de la famille; puis vinrent des légumes et du jambon, et



LE FAUCON ET LA FAUCONNERIE.

l'on découvrit pour moi encore une petite goutte de genièvre qui remonta mes esprits.

Enfin, au bout du second jour, ma blessure étant bien pansée, et n'ayant rien de fracturé, je me trouvai assez bien et en état de marcher.

Je voulus prendre congé de mes hôtes pour retourner à mon corps, quoique cette guerre me fit horreur.

Mon uniforme était naturellement pour moi un objet d'inquiétude.

Bertine et sa mère eurent la patience de decoudre mon habit, de laver quelques souillures sanglantes qui s'y trouvaient, et d'en ôter les parements et les revers.

— Bon Dieu! disaient-elles pendant qu'elles

étaient occupées à cet ouvrage, le père tarde bien ! Jamais, depuis qu'il combat pour la sainte cause, il n'est resté si longtemps absent. Il trouve toujours quelque moyen de venir nous embrasser, surtout après une affaire... S'il lui

était arrivé quelque malheur !...

Et moi de les rassurer par mes calculs et mes raisonnements.

Quand mon habit fut prêt, je dis adieu à la famille qui m'avait sauvé la vie.

La bonne paysanne semblait avoir du regret de me voir partir et craindre pour moi quelque fâcheuse rencontre. Elle me fit connaître le pays, et m'indiqua par quels chemins détournés je pourrais me rendre à notre camp principal.



TROIS CAMARADES, D'APRÈS M. F. REGNAUD.

J'étais touché jusqu'aux larmes de tant de bonté et de loyauté. Je voulais en témoigner ma reconnaissance et n'en trouvais pas les moyens.

— Non, lui dis-je, je ne vous quitterai point sans vous laisser un témoignage de ma gratitude.

Alors je défis mon sac qui était déjà sur mes épaules.

— Aussi bien, ajoutai-je, je me ferais conscience d'emporter quoi que ce fût d'un si bon pays. J'ai là un objet que j'ai pris sur un

pauvre paysan que j'ai eu le malheur de tuer dans la mêlée.... Le droit de la guerre me le donne; que du moins il acquitte la dette de la reconnaissance.

Je tirai la montre d'argent et la lui donnai.

— Grand Dieu! grand Dieu! s'écria tout-à-coup cette femme! la montre de mon mari!... Tu as tué mon mari!...

Et elle tomba par terre.

Les enfants poussèrent les sanglots les plus lamentables.

Tous jetaient sur moi des regards effrayés; et moi, frappant mon front avec mes poings, j'étais dans la chambre et finis par m'appuyer contre la muraille.

— Monstre, ajouta-t-elle en se traînant vers moi, rends-moi mon époux, rends moi le père de mes enfants!...

Je balbutiai quelques excuses; mais en est-il pour une semblable circonstance?

— O mes chers enfants! dit la mère, en les inondant tour à tour de larmes, vous allez tous mourir de faim!

— Non, il ne sera pas dit, m'écriai-je, que mon sang aura été étanché par vous, tandis que j'ai répandu le vôtre...

Et je me mis à arracher les bandes qui seraient mes plaies.

La femme trouva des forces pour se relever, et avec une expression ferme :

— Que vas-tu faire? Retrouverai-je mon époux dans tes blessures? Conserve ta vie: elle est un témoin qui parlera pour nous devant Dieu; va-t-en, car le spectre de mon mari est à côté de toi, et tu me fais horreur!

Je sortis précipitamment de cette maison, plus à plaindre encore que lorsque j'y étais entré. — Oh, la guerre! la guerre! ajouta le vieux soldat avec émotion, et en levant les mains vers le ciel.

M. THIAUMONT.

LES BOUFFONS.

Les bouffons des théâtres de bas étage, et les bateleurs de places publiques, ne sont pas d'invention moderne: on en trouve à toutes les époques de l'histoire. C'est chez les Grecs, qui avaient sans doute pris cette institution des Indiens, qu'on retrouve les bouffons avec la variété et la profusion que nous leur connaissons aujourd'hui.

Si ce nom est relativement moderne, la chose n'en est pas moins antique.

Nous voyons en Grèce les danses bouffonnes à côté des danses sérieuses dans les plus anciens mystères: d'abord celle qui avait pour but de contrefaire les animaux, d'où le drame satirique; puis celle qui imitait les ridicules humains, d'où la comédie.

Les places publiques d'Athènes avaient leurs bouffons et leurs farceurs, qui se glissaient quelquefois jusque sur l'orchestre des théâtres, acteurs secondaires, auxquels Philippe de Macédoine demanda un recueil de leurs plaisanteries moyennant un „talent," et faisant partie, comme les acteurs les plus élevés, de la grande confrérie des artisans „dionysiaques," dont les assemblées se faisaient dans le temple d'Hercule à Athènes.

* *

Les Romains avaient de même leurs „grallatores," qui, montés sur des échasses, imitaient le saut des chèvres; leurs „pétauristes," perchés aussi sur des bâtons; leurs „funambules," dont Térènce se plaint si amèrement dans le prologue de „l'Hecyre;" leurs joueurs de gobelets, qui, au lieu de la classique muscade, se servaient de petits cailloux et d'olives; des charlatans qui avaient des épées ou jouaient avec des serpents, etc.; des joueurs de marionnettes et autres bouffons de carrefours. Les acteurs des mimes grecs, improvisés ou écrits, n'étaient aussi que des bouffons.

Le „phallope sisyonien," type primitif de l'arlequin bergamasque, se barbouillait le visage de suie ou le couvrait d'écorce de papyrus, se ceignait d'un plastron fait d'un tissu de serpolet, surmonté de feuilles d'acanthé, se coiffait d'une couronne de lierre et de violettes, endossait une cuirasse, et mêlait à son jeu des plaisanteries préparées d'avance.

„Lityphalle" portait un masque d'homme aviné, des manches violettes, couvrant presque

les mains, une tunique bigarrée moitié blanche, et une longue tarentine qui lui tombait presque sur les talons.

* *

Les acteurs des mimes qui se jouaient sur le plain-pied des théâtres romains, s'appelaient „planipèdes" ou „sanniones," d'où les Vénitiens ont tiré le nom de leur „zanni." Leur visage était barbouillé de craie, de céruse et de vermillon; leur coiffure en bateau, et la batte, les rapprochaient également de notre Arlequin.

C'est aussi chez les Romains, parmi les masques de ces „atellanes" que la jeunesse s'était réservé de jouer, qu'il faut chercher plusieurs types modernes qui ont passé de l'Italie en France.

Maccus, par exemple, dont le nom signifie en étrusque petit ooc, avait le nez en bec, l'allure joviale et étourdie du Pulcinella napolitain, notre Polichinelle, dont le nom n'en est qu'une traduction.

Manducus, dont le masque et les grandes dents effrayaient les enfants, au rapport de Juvénal, correspondait à notre Croquemitaine.

Le vieux Pappus, le Silène des Satyres, ressemblait à Pantaïon ou au docteur bolonais.

Casnard est devenu Cassandre; et Bucco, demi-railleur, demi-balourd, était encore Arlequin ou Pierrot.

Dans les mimes ou parades qui remplacèrent les atellanes, Pétrone nous montre également le niais à côté du père noble, de l'amoureux et du financier.

Il continua d'en être ainsi dans tous les spectacles secondaires jusqu'au jour où le peuple roi ne se contenta plus de sang supposé et d'indécences demi-voilées.

Ces bouffons servaient aux amusements de la foule; les rois, les princes et les riches particuliers voulurent avoir aussi les leurs.

Les Egyptiens avaient leurs nains contrefaits dont on retrouve la figure sur les tombeaux des riches qui les possédaient, leurs faiseurs de tours, leurs musiciens, leurs danseuses, dont les images se voient encore dans les cryptes des rois de la seizième dynastie, qui, suivant M. Letronne, régnaient 2050 av. J.-C.

* *

Les juifs avaient, pendant leurs repas, des musiciennes et des danseuses; les Perses avaient des fous et des nains, les Indous ont encore aujourd'hui leurs almées et leurs bayadères.

Les Turcs de Constantinople ont leurs „barakouschs," sortes de paillasses ayant sous leur direction un certain nombre d'acteurs juifs, et tous les peuples de l'Asie ont leurs bouffons et leurs danseuses.

Les Grecs eurent aussi leurs bouffons particuliers, qui amusaient les convives pendant les repas, concurremment avec les singes savants et leurs lunatiques.

Les peintures d'Herculanum attestent le goût des Romains pour les nains, et l'on y trouve plusieurs de ces êtres peints avec une bulla et des tablettes, en dansant au son des crotales.

L'aristocratie avait aussi ses pièces à elle: les rois de Sicile, les mimes de Sophron; ceux d'Alexandrie, les mimes de Theocrite.

Les Romains avaient un tel amour pour les bouffons qu'ils en faisaient figurer même dans les funérailles. Des Satyres y dansaient la sicinie devant les corps, pendant que des pleureuses à gages faisaient entendre leurs cris, et que l'archimime, revêtu de l'habit du défunt, contrefaisait sa tournure et ses gestes.

* *

La bouffonnerie suivit, au moyen-âge, ce double courant aristocratique et populaire: les grands seigneurs nourrissent des bouffons, des nains et des fous, et ceux qui n'étaient pas assez riches se trouvèrent heureux d'„néberger" de temps à autre des Trouvères qui leur répétaient de jolis fabliaux et des Troubadours chantant leurs sirventes moqueurs.

Les rois eurent leurs fous. Triboulet, par exemple, qui portait des tablettes comme les rois antiques, et y inscrivait les folies des gens de la cour: „Je vais inscrire Charles-Quint sur

mon livre, dit-il à François Ier, en apprenant que le monarque espagnol allait traverser la France. — Mais, si je le laissais passer? demanda François. — Alors j'effacerais son nom pour y mettre le vôtre.

Louis XIII eut aussi son fou, l'Angely; Louis XIV eut Roquelaure. Louis XV réveillait Musson pour qu'il le fit rire, et le marquis de Bièvre s'était fait, par ses calembours, le bouffon des sociétés où il paraissait, bien qu'il ne portât ni l'habit éclatant et contrasté, ni les plumes, les grelots et les bijoux des fous en titre d'office.

PHILOQUET.

LES FAISEURS D'ALLUSIONS.

L'allusion, comme on le sait, est une figure de rhétorique, qui sert à présenter une idée à l'occasion d'une autre. C'est une sorte d'allégorie consistant d'ordinaire dans un mot, dans une phrase, et qui insinue plutôt qu'elle ne désigne le rapprochement qu'on a l'intention de faire, rapprochement qui est le plus souvent un trait de satire ou de louange, quelquefois un conseil ou une leçon.

Telle est la définition qu'on en donne généralement; je ne m'y arrêterai point et m'occuperai simplement de la nature et des effets de l'allusion.

L'allusion est comme la plaisanterie: du moment où elle blesse, elle cesse d'être innocente. La première est plus dangereuse que la seconde. C'est une arme entre les mains du premier venu, et qui se trouve également à la disposition de l'honnête homme et du fripon, du sot et de l'homme d'esprit. Il faut du talent pour manier la plaisanterie; on peut à son gré en émousser la pointe ou la tremper dans le fiel; il n'en faut point pour l'emploi de l'allusion, et l'on ne peut pas plus en arrêter les effets qu'en calculer les suites.

* *

La manie de faire des applications est le triste lot du méchant; elle remplace chez lui l'esprit et l'amabilité. Il a sans cesse devant les yeux un prisme qui ternit, décolore les objets et répand sur tout une lueur pâle et livide. C'est en ne voyant que des méchants comme lui qu'il se console de l'être, et le seul art, art perfide, qu'il possède, est de trouver un motif impur à une belle action. Il ne peut expliquer que de cette manière, ce dont il serait incapable.

Dans tous les temps, chez tous les peuples, l'allusion fut un moyen dont on se servit pour nuire. Innocente d'abord, elle naquit en Asie, et sous le despotisme elle servit de masque à la vérité, qui ne s'introduisit dans les cours de l'Orient que déguisée sous le voile de l'allégorie. Mais les courtisans, que la défiance rendait habiles et qui ne savaient pas moins pénétrer à travers les masques qu'apprêter les mots flatteurs qu'ils offraient aux souverains, reconnurent la vérité sous son déguisement et la firent bannir. Ou l'auteur a l'intention de faire des allusions ou on la lui prête, ce qui est très-dangereux pour lui.

* *

En général, l'homme aime les allusions. Dans les derniers siècles, un livre qui n'eût point été susceptible d'allusions n'aurait en aucune espèce de succès dans une partie du public.

Le bon Fénelon fut exilé pour les applications qu'on trouvait à faire dans son „Télémaque." Il vit encore, il vivra longtemps cet immortel ouvrage sans que l'on pense, en le lisant, à Louis XIV et à sa cour, sans que l'on s'avise de chercher le modèle, peut-être imaginaire, sur lequel Fénelon peignit Adraste.

Cette manie de supposer des intentions à un écrivain, fut portée même à un tel point qu'on dénonçait à l'autorité des ouvrages dans lesquels on trouvait des phrases obscures ou louches; et dans ces phrases on supposait un sens auquel l'auteur n'avait pas même songé.

Mais comme le remède est presque toujours à côté du mal, on laissa aux écrivains ainsi travestis et commentés, la ressource de déclarer qu'ils n'avaient pas voulu publier des „propositions malsonnantes ou dangereuses.” C'est-à-dire, qu'ils pouvaient affirmer qu'en écrivant, ils ne savaient pas ce qu'ils disaient!

* *

L'histoire du Hollandais Bévoriskius, mérite d'être rapportée :

Cet homme érudit a fait un gros livre qu'on ne lit plus, qu'on ne lira jamais, pour plus d'une raison qu'il est inutile de dire. Dans ce très-gros livre est un très-petit chapitre sur la „physionomie.” Bévoriskius prétendait que très-souvent un rien produisait de l'altération dans la physionomie, et quelquefois la changeait totalement. Il citait à l'appui de son assertion, l'exemple de Cicéron et celui d'un homme connu en Hollande, que la croissance d'une verrue au bout du nez avait rendu presque méconnaissable.

Le livre parut, et comme il était très-volumineux et dénué d'intérêt, il serait passé du libraire à l'épicier sans les faiseurs d'allusions.

Mais quelle allusion pouvait-on faire à l'occasion du nez porte-verrue?

La voici :

Le stadthouder avait au bout de l'oreille gauche une très-légère excroissance à peine visible, et connue seulement des personnes qui l'approchaient le plus près. Il était „évident” qu'en parlant du nez défiguré par une verrue, Bévoriskius avait voulu désigner le bout de l'oreille du prince. Une oreille qui s'allonge! quel sujet inépuisable de plaisanteries!

Bientôt, dans la Haye, il ne fut bruit que des oreilles du stadthouder, qui ne les avait pas à beaucoup près aussi longues que les faiseurs d'allusions. Le pauvre Bévoriskius, averti de tous côtés que le prince, qui ignorait qu'on s'entretint de ses oreilles, devait être furieux contre lui, partit, fit le tour de l'Europe, dérangea sa fortune et dut la perte d'une partie de ses biens à la verrue de Cicéron et à celle de son compatriote, ou plutôt à la manie des allusions.

LE CHEVALIER DE LA-VILLE-AU-BOIS.

DE LA TIMIDITE.

Il me semble que ce serait être bien sévère que de considérer la timidité comme un défaut; c'est plutôt une infirmité qui souvent a des causes multiples.

L'un est timide par tempérament, ce qui arrive quelquefois aux personnes de santé délicate; un autre est d'un caractère craintif et par conséquent timide en toutes choses; quelques-uns sont timides par vanité, par un désir excessif d'être loués; d'autres encore sont timides par scrupule, par une frayeur exagérée de mal faire.

Du reste, quelle qu'en soit la cause, les personnes timides sont plus à plaindre qu'à blâmer; elles sont la plupart du temps mal à l'aise, ne sachant ni quand, ni comment elles doivent agir; elles sont gauches, embarrassées, ridicules parfois, tout cela faute d'un peu d'aplomb.

* *

Lorsqu'on est jeune, on est fréquemment timide; et j'avoue que je préfère à cet âge la timidité à trop de hardiesse; pourtant la timidité, en paralysant nos moyens, nous est fort nuisible; on doit s'efforcer de la surmonter. Du reste, il est peu de personnes qui n'aient parfois, dans une circonstance donnée, éprouvé le malaise de la timidité; les caractères très-indépendants et les pédants, sont ceux qui la connaissent le moins.

On est parfois timide pour une chose seulement; par exemple, il est des personnes qui sont intimidées pour parler en nombreuse compagnie, d'autres pour se produire d'une façon quelconque, comme chanter, faire de la musique, lire ou réciter. Parfois la timidité s'empare de nous subitement, et au moment

où l'on devrait agir, on reste comme paralysé. Ceci peut être extrêmement fâcheux quant au résultat, et empêche parfois la réussite d'une chose importante. Aussi les personnes qui s'amusement de la timidité d'autrui, qui la raillent malicieusement, sont-elles extrêmement blâmables; ce n'est certes pas là le moyen de donner du cœur aux gens timides.

* *

Gronder un enfant parce qu'il est timide, n'est pas non plus un bon moyen de le corriger, car l'enfant craintif demande au contraire à être encouragé; lorsque l'on s'aperçoit qu'un enfant a cette disposition, il ne faut pas paraître le surveiller de trop près, ni l'observer particulièrement; il faut plutôt, dans ce cas, ne pas faire attention à lui d'une manière visible. Même pour bien des personnes, le meilleur moyen de leur donner du courage, c'est de ne pas paraître remarquer leur timidité; puis aussi, lorsqu'il y a lieu, de les louer judicieusement et modérément dans ce qu'elles peuvent dire ou faire de bien.

* *

Celui qui s'intimide aisément, doit certainement faire tout ses efforts pour surmonter cette fâcheuse disposition, qui est fort gênante pour lui-même et peut souvent être un obstacle à la réussite de bien des démarches. Pour cela, le meilleur moyen est de ne pas attacher trop d'importance à l'opinion; celle-ci est changeante, il ne faut donc pas s'en préoccuper outre mesure, ni lui attribuer une valeur exagérée, qui nous influence au point de nous rendre inhabile ou maladroit.

Les personnes réellement bonnes ne prennent pas plaisir à exciter, ni à augmenter l'embarras des autres; avec celles-là on se sent bientôt à l'aise; aussi je crois que cette disposition disparaîtrait vite chez beaucoup d'individus, s'ils étaient traités avec bienveillance, car on ne craint que ceux dont on a quelque chose à redouter; tandis que l'on s'attache et se confie volontiers à la bonté.

HORTENSE X.

ÉCOUTEZ BIEN, JEUNES FILLES!

Nouvelle (1).

I.

— Oui, ce sera vraiment un bal superbe, disait M^{lle} Elise Mauly, personne de quarante-cinq ans, en posant sur la table deux cartes d'invitation à la fête donnée par le troisième régiment d'artillerie, l'une pour elle, l'autre pour sa belle-sœur et les deux filles de cette dernière.

— Je doute que Fanny y aille, répondit en souriant M^{me} de Smil, la mère de la jeune fille en question.

— Ne pas y aller, maman! s'écria Fanny, assise près d'une fenêtre au bout du salon; au contraire, je ne puis y manquer...

— Mais, certainement, reprit Henriette, sa sœur aînée: laissez-la donc s'amuser lorsqu'elle le peut, chère maman.

— Sans doute, approuva Fanny.

— Sans doute, répéta M^{lle} Mauly.

Et, à dater de ce moment, M^{me} de Smil ne fit plus d'objections, et Fanny se réjouit et se prépara pour le bal.

Ce devait être le bal des bals, il devait surpasser en splendeur tous ceux donnés au chef-lieu de la province pendant cette saison. La plupart des officiers du régiment étaient riches, célibataires, comparativement jeunes — et dansaient!

Ce bal faisait aussi sensation parmi les couturières, modistes, etc.; car même les bourses modestes s'ouvraient à cette occasion pour faire honneur à l'invitation reçue. Aucune robe tant soit peu fripée n'eût osé y paraître, et bien des têtes travaillèrent pour inventer les plus jolis costumes à cette occasion.

Le bal devait avoir lieu au local des grands concerts du Conservatoire, où il y avait de grands et beaux salons, reliés par un vestibule

(1) Reproduction interdite.

monumental décoré pour la circonstance; lieu de fraîcheur et de repos pour les couples fatigués de la danse ou amoureux.

Les officiers n'épargnant rien, les invitées croyaient de leur devoir de ne rien négliger pour s'embellir, pour briller, pour captiver si possible leurs hôtes.

Dans le sanctuaire de bien des cabinets de toilette, on posa cette question :

— Quelle toilette aura Fanny de Smil?

Mais personne ne put sonder ce mystère; simplement parce que M^{lle} Fanny n'eût pas d'autre couturière que sa mère et sa sœur, qui ne trouvaient jamais leur temps mieux employé que lorsqu'il s'agissait de parer leur chère Fanny, laquelle venait d'accomplir sa dix-neuvième année et était d'une beauté vraiment remarquable.

M^{me} de Smil était la veuve d'un homme de très-ancienne noblesse, mais aussi pauvre qu'il était fier, ce qui n'est pas peu dire. Depuis la mort de son mari, elle vivait à la campagne d'un revenu plus que modeste, sur lequel cependant, aidée de sa fille aînée Henriette, elle était encore parvenue à faire des économies destinées à produire plus tard Fanny dans le monde, lorsqu'il serait temps de songer à la marier.

Henriette avait vingt-trois ans; elle n'était point jolie comme sa sœur, sa physionomie n'avait d'autre charme que la santé, la bonté, la gaîté; elle était raisonnable, simple, mais pourtant distinguée de manières et d'éducation. Elle était si complètement exempte d'égoïsme, qu'elle n'avait jamais un instant envié ce que d'autres eussent nommé les préférences dont sa sœur était l'objet. Dès l'enfance, elle avait été pour sa sœur une petite mère; à mesure que la beauté de celle-ci s'était développée, la joie et la fierté d'Henriette avaient grandi; jamais un instant la jalousie n'était entrée dans son cœur.

Aussi, lorsque M^{lle} Mauly, la demi-sœur de leur mère, laquelle jouissait d'une belle fortune, écrivit pour les inviter à venir passer chez elle quelques mois, M^{me} de Smil et Henriette pensèrent que le moment de faire usage de leurs économies, de produire Fanny était arrivé.

On accepta donc, et Fanny n'eût garde d'être d'un avis opposé, car, quoique bonne, affectueuse et reconnaissante envers sa mère et sa sœur, l'idée que, pour elle, cette dernière surtout se sacrifiait, ne lui était jamais venue.

Deux jours après l'arrivée de ces dames en ville, les visites et les parties de plaisirs commencèrent leur cours. Presqu'aussitôt une demi-douzaine de jeunes gens, en âge de se marier, furent éblouis de la beauté de Fanny et perdirent complètement la tête.

M^{lle} Mauly, flattée des succès de sa nièce et du relief que cela lui donnait, était contente d'avoir invité sa sœur avec ses filles. La mère de Fanny avait bien compté sur un succès pour celle-ci, mais son attente était de beaucoup dépassée. Henriette était on ne peut plus enchantée; une chose seulement la troublait: Fanny ne montrait aucune préférence particulière pour l'un de ses admirateurs. Un peu gâtée, elle jouissait de son triomphe, mais le trouvait naturel; les bouquets que l'on envoyait, les hommages dont elle était l'objet, tout cela lui était bien dû, croyait-elle; puis, comparé à la paisible existence qu'elle avait menée jusqu'alors, le tourbillon de plaisirs dans lesquels elle vivait, lui ôtait toute réflexion.

II.

Quelques semaines avant le bal des officiers d'artillerie mentionné plus haut, un nouvel admirateur s'était attaché aux pas de Fanny: c'était Georges Dulf, un jeune homme de bonne mine, bonne tournure, possesseur d'une propriété dont le revenu lui donnait environ douze mille francs de rente. C'était un assez beau parti; aussi, quoique Fanny ne montrât d'abord aucune préférence pour lui, ses compétiteurs s'effacèrent d'eux-mêmes peu à peu, en sorte que au fur et à mesure que les autres s'éloignaient, la jeune fille se sentait mieux disposée à l'égard de M. Dulf, qui multipliait ses assiduités.

Bientôt M^{lle} Mauly découvrit qu'elle avait connu autrefois les tantes de ce jeune homme; c'étaient des personnes respectables; elle leur fit

visite, après quoi on sut une foule de choses toutes à l'avantage de celui-ci. Or, comme il se montrait de jour en jour plus épris, Fanny ne tarda pas à donner en sa faveur des signes de préférence visible. La plupart des jeunes filles du beau monde se trouvèrent plus ou moins froissées de cette conquête; on en parla dans les petits comités, entre amies. M^{lle} de Smil n'était, au fond, qu'une étrangère, qui, après les avoir effacées toute une saison, leur enlevait un des partis les plus avantageux.

Cependant, tout n'était pas perdu: „Ils n'étaient pas officiellement fiancés,” firent observer quelques-unes; puis, il y avait encore une occasion de combattre: le bal en question.

Ce bal, préoccupait-il également M. Dulf? Nul ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se décida à parler ouvertement à M^{me} de Smil. En conséquence, il voulut d'abord s'assurer des sentiments de Fanny, et un jour qu'en passant devant un magasin, il avait aperçu M^{lle} Mauly, sa sœur et Henriette gravement occupées, il s'empressa d'aller faire une visite chez cette dame.

Fanny était donc seule au salon lorsqu'il y entra; elle parut toute charmée de le voir; il s'enhardit, fit sa demande et fut agréé.

Quand ces dames rentrèrent, la jeune fille paraissait toute heureuse; elle fit part de ce qui venait de se passer; toutes trois furent satisfaites, même Henriette, qui pourtant était ambitieuse pour sa sœur.

M. Georges Dulf vint le lendemain faire sa demande officielle à M^{me} de Smil; il fut décidé que le mariage aurait lieu au commencement de juin; on était alors en mars, il fallait bien ce temps pour s'occuper du trousseau.

On n'est pas parfait, et Fanny put bientôt remarquer que son fiancé était enclin à un peu de jalousie, chose bien naturelle, car, tant qu'elle n'était pas sa femme, jolie comme elle l'était, entourée d'hommages, il ne pouvait être assuré de la posséder un jour. Il ne se souciait guère, par exemple, de la laisser danser avec d'autres et désirait, dans les fêtes où il l'accompagnait, qu'elle passât son temps presque exclusivement avec lui. Il lui exprima ce désir. Elle écouta patiemment son fiancé, sourit d'une façon tout particulièrement aimable, mais ne promit rien à ce sujet; elle était tout à la fois flattée et un peu contrariée.

Tout marcha très-bien cependant à deux soirées dansantes, auxquelles ils se rendirent dans la même quinzaine. Fanny refusa un grand nombre de danseurs. M. Dulf s'astreignit même à valser quelquefois, quoiqu'il n'aimât pas la danse et dansât très-mal.

Fanny se disait, avec raison, qu'après tout on ne passe pas sa vie à danser; il serait pour elle un mari tendre et dévoué, c'était l'essentiel; qu'importait qu'il fût un mauvais danseur!

Et pourtant, lorsque l'occasion de danser était là, c'était ennuyeux de ne pouvoir voltiger en tournoyant légèrement, comme elle le faisait peu de temps auparavant; bien plus, elle avait la conviction que, lorsqu'elle valsait avec son fiancé, leur aspect et leurs efforts étaient passablement ridicules aux yeux de la galerie.

Cette idée assombrissait un peu pour Fanny la perspective du bal des officiers d'artillerie. Cependant, lorsque le matin du jour de cette soirée mémorable, M. Dulf lui envoya un médaillon en diamants en forme de cœur, elle fut ravie; car ce médaillon, suspendu à un ruban de velours, complétait sa toilette de tulle blanc, relevée par un bouquet de muguet, et quelques-unes de ces mêmes fleurs dans les cheveux.

Jamais elle n'avait été plus jolie que lorsqu'elle entra dans les salons du Conservatoire, au bras de M. Dulf, et jamais non plus elle

n'avait rien vu d'aussi brillant que le coup-d'œil de ces salons, dont la décoration d'armes, de fleurs, de miroirs, de fontaines et de lumières l'éblouissait complètement. Escortée par son fiancé, elle les parcourut en les admirant, fit ensuite avec lui un tour de danse, puis s'arrêta.

III.

Dans ce moment, sa tante s'approcha et lui présenta un de ses hôtes de l'année précédente, le capitaine Verschayle.

— Il désire vivement danser avec vous, murmura-t-elle à voix basse.

Fanny leva les yeux; le cavalier était beau,



LE FAUCONNIER.

ses yeux noirs exprimaient la hardiesse et l'admiration.

— Puis-je espérer une danse? demanda-t-il.

Fanny hésita un instant; le cœur de Georges Dulf battait violemment.

— Le N^o 5, dit Fanny; ce sont les Lanciers.

— Oh! merci, répondit le capitaine.

Puis, inscrivant ses initiales sur son carnet, il s'éloigna.

Il y eut un instant de silencieux malaise, que Fanny rompit en disant timidement:

— J'espère, Georges, que cela ne vous déplaît pas; je ne lui ai donné que les Lanciers... C'est si gênant de refuser toujours!

— Je crois bien, Fanny, que lorsque nous serons mariés, je ne vous laisserai plus guère danser, répondit M. Dulf d'un air sombre.

En ce moment, elle se souvint du médaillon, et réprima tout signe de mécontentement.

Pour mettre fin à l'espèce de gêne qui régnait entre eux, Georges exprima le désir de faire un tour de valse, en sorte que la jeune fille, qui n'osa refuser, se trouva dans la pénible position, qu'elle redoutait, de lutter avec un mauvais danseur, et, de plus, d'être observée par le capitaine Verschayle, car lorsqu'ils passèrent près de celui-ci, elle put lire dans ses yeux un mélange de pitié et de raillerie.

Ce fut donc un peu brusquement qu'elle demanda à s'asseoir; M. Dulf en fut très-froissé, car il en devina le motif. Un silence glacé s'ensuivit entre eux, et la jeune fille éprouva un véritable soulagement lorsque le

capitaine vint réclamer son N^o 5 qui allait précisément commencer.

Bien que, malgré lui, M. Dulf la laissât s'éloigner, une heureuse inspiration lui vint. Il résolut de danser lui-même les Lanciers, et, si possible de faire vis-à-vis à sa fiancée; ainsi il ne la perdrait pas de vue.

En conséquence il s'empressa d'aller engager Henriette, mais par là il dut quitter la place et cesser pour quelques instants de suivre des yeux le couple qui l'intéressait; c'était le seul moyen cependant; du reste, il ne tarderait pas à venir les retrouver. Henriette était libre, elle accepta volontiers son futur beau-frère et consentit également volontiers à chercher Fanny avec lui. Elle ne fut pas aisée à trouver, elle n'était plus dans les salons.

— Peut-être est-elle dans le vestibule, suggéra Henriette; il me semble qu'on y danse aussi.

Ils s'y rendirent.

Lorsque Henriette et M. Dulf y pénétrèrent, les Lanciers finissaient et on les terminait par quelques tours de polka. Georges aperçut donc, à son grand déplaisir, sa fiancée tournoyant rapidement dans les bras du capitaine Verschayle.

— Elle est si jeune! se dit-il.

Et, faisant effort sur lui-même, il résolut d'endurer sans rien dire la peine qu'il ressentait.

Le capitaine dansait parfaitement; Fanny sentait qu'elle était observée, admirée de tous lorsqu'elle était avec lui.

Quel changement, après le fiasco de Georges!

La danse terminée, le capitaine lui dit combien il était charmé de danser avec elle; aussi ne put-elle lui refuser deux autres danses pour le même soir. Il était si sérieux, si pressant, que M^{lle} de Smil, après avoir faiblement décliné sa demande, hésita et chercha des faux-fuyants; le bel officier en profita pour s'inscrire sur son carnet, après quoi il la remercia chaleureusement.

— J'espère, Mademoiselle, ajouta-t-il, vous épargner ainsi la peine de danser avec le cavalier que vous venez de quitter. J'étais vraiment contrarié de vous voir ainsi lutter pour valser si péniblement. Qui est-il?

— J'imagine que vous faites allusion à M. Dulf, répondit-elle en rougissant.

— Dulf, ah! vraiment! Mais le voilà, aussi sombre qu'un croque-mort.

Et le capitaine sourit d'un air provoquant en passant devant Georges, ce que celui-ci remarqua immédiatement, et ce qui, par conséquent, l'assombrissait encore davantage. Quant au capitaine, il eut comme un soupçon de la situation; car il ignorait que Fanny fût fiancée, ce qui ne l'empêcha pas de trouver un malin plaisir à exciter la jalousie d'un autre, en s'emparant, ne fût-ce que momentanément, des préférences de la plus jolie fille qu'il y eût au bal.

Du reste, la soirée ne se termina pas sans que plus d'une dame âgée ne hochât la tête en remarquant les assiduités dont la fiancée de M. Dulf était l'objet de la part de l'officier, et sans que Georges n'eût décidé en lui-même qu'après ce malheureux bal, Fanny n'aurait plus de rapports, du moins de son consentement, avec le capitaine Verschayle.

Mais, hélas! la vanité de la pauvre Fanny était flattée des attentions du capitaine, qui était le coq du régiment, riche, beau, et si séduisant sous son brillant uniforme, qu'en un très-court espace de temps, elle se sentit entraînée vers lui. Le bon et honnête Georges Dulf qui, à cause de son amour, ne pouvait dissimuler son déplaisir, ne se montrait pas alors sous un jour bien favorable; si bien que notre héroïne n'éprouva bientôt plus pour son ex-fiancé qu'un sentiment voisin de l'aversion.

(A continuer.)